

STAR WARS

# L'attaque des clowns

Sur "Star Wars Episode II" pèse tout le poids de l'industrie du jouet.

Devant l'écran étoilé et la musique familière, il est impossible de ne pas ressentir une excitation réjouie de gamin devant son jouet préféré. D'emblée, les décors des citées intergalactiques sont fascinants, grandiose, comme il se doit pour un film de George Lucas.

Cet épisode deux, outre les décors, fait preuve du moins d'un contenu léger comme une plume, relatant les aventures mouvementées de la princesse Amidala Padmée (Nathalie Portman), victime d'un attentat, alors qu'elle vient à peine de débarquer de son vaisseau pour faire une déclaration au parlement de la République. C'est que la jolie dame est une fine politicienne dont le talent ne plaît pas à tout le monde.

Au bout de la deuxième tentative d'assassinat en moins d'un quart d'heure de film, le sage Yoda prend conscience qu'il est temps de protéger la belle des méchants et lui colle donc deux Jedis, l'un à chaque bras. Le premier n'est autre que Obi-Wan Kenobi (Ewan

Mc Gregor) flanqué de son padawan (apprentis en langage Lucasien), le jeune surdoué Anakin Skywalker. Selon les désirs de Yoda, ce sera au courageux Obi-Wan de poursuivre le méchant et à Anakin de ne pas quitter Amidala d'une semelle.

Etonnant qu'un sage comme Yoda n'ait pas senti l'anguille bouger sous la roche virtuelle. Le jeune Anakin n'est plus un petit garçon et la belle Padmée n'a rien d'un remède contre l'amour. C'est précisément quand Lucas introduit une dimension humaine à son récit que l'on perçoit ses limites de scénariste.

Là où un James Cameron parvient à nous transporter sur le Titanic tout en rendant aux personnages une réelle épaisseur, Lucas ne peut que nous montrer de jolies cartes postales virtuelles dans lesquelles évoluent des personnages aussi attachants qu'un couple de tamagoshis. Outre une histoire d'amour impossible au nom du code Jedi, Anakin doit se coltiner sa planète d'origine pour sauver

sa maman enlevée par d'horribles créatures. Dans "La Menace fantôme", il l'avait quittée comme on s'en va chercher les croissants du matin, mais son instinct filial semble s'être développé entre les deux épisodes pour nous servir la scène du dernier souffle, sa mère expirant dans ses bras. Le pathétique de cette scène n'arrache qu'un succédané d'émotion aux spectateurs les plus sensibles. Les acteurs que l'on sait excellents dans d'autres rôles font tout leur possible pour crédi-

biliser leur personnage, mais la dimension charismatique manque cruellement. Jamais Samuel Jackson n'a paru aussi fade, ni Ewan Mc Gregor si commun...

## Yeux pleins jusqu'à l'indigestion

Définitivement, George Lucas n'est pas un réalisateur. C'est un créateur d'univers, de mythologies, pas un conteur d'histoires. Sa capacité à imaginer les décors et la forme est inversement proportionnelle à sa compréhension des relations humaines et des émotions complexes qui vont avec. D'aucuns avanceront que le genre n'a pas besoin d'une réelle épaisseur, que ce

qui compte, c'est avant tout d'en avoir plein les yeux. Ceux-là seront servis à en frôler l'indigestion.

A la vue de cette "Attaque des Clones", on devine sans peine tout le poids de l'industrie du jouet, qui ne manquera pas d'exploiter la moindre figurine sortant du film. C'est à se demander si Star Wars est une bande-annonce grandeur nature ou une réelle œuvre cinématographique.

Séverine Rossewy



Trois tamagoshis évoluant à l'intérieur de cartes postales virtuelles?

FORGIARINI AU THEATRE

## Plaisir de lecture

Le "Studio Brasserie" montre "La Ballade de Lucienne Jourdain" de l'écrivain luxembourgeois Tullio Forgiarini. Une soirée plus lecture que théâtre.

(gk) - Qui est le crétin qui n'a pas éteint son portable? Voilà la première question que l'on se pose, lorsque Claudine Pelletier se précipite sur la scène du "Studio Brasserie", rentrant chez elle, apparemment après avoir fait quelques emplettes. Mais voilà, elle sort un portable de son sac et fait tinter la sonnerie.

Et hop, l'attention est captée. Il s'agira de ne plus la perdre maintenant.

Le communiqué du "Théâtre des Capucins", au sujet de "La Ballade de Lucienne Jourdain", ne fait pas mention de Marc Olinger. Toujours est-

il que ce dernier introduit la "pièce" par un petit discours, comme pour s'excuser d'une réalisation plutôt simpliste. "On est ici pour la lecture d'une oeuvre." La mise en scène et la performance de l'actrice ne seraient donc que secondaires, ce soir?

Claudine Pelletier joue une bourgeoise dans la soixantaine, qui a toutes les allures d'une Lucienne Jourdain, mais qui ne l'est pas. Du moins pas au début. Dans son tas de magazines, elle trouve un texte, qui semble s'y être glissé par hasard. Ce texte, c'est "La Ballade de Lucienne Jourdain" de

Tullio Forgiarini. Intriguée, elle commence à lire le témoignage de Lucienne, avec laquelle elle s'identifie de plus en plus, jusqu'à en devenir véritablement prisonnière.

C'est donc l'expérience d'une lectrice progressivement fascinée par une intrigue, qui se cache sous la vague formulation: "Mise en espace par Claudine Pelletier". Et c'est le plaisir de cette lecture qui restera à la fin de la représentation.

En effet, question mise en scène, elle semble à la portée du premier venu. L'actrice lit, et bouge au moment où l'at-

tention du public risque de se dissiper. Et on ôte ses chaussures, et on s'assied par-ci, puis par là ... pour en revenir, de plus belle, au texte, qui décrit le voyage initiatique d'une femme de 67 ans, découvrant la liberté après avoir tiré - deux fois - sur son mari, parce que celui-ci ne savait pas apprécier son style de conduite (de voiture). Et d'un meurtre à l'autre, elle se dégage, petit à petit, des contraintes que lui avait imposées la société bourgeoise qui était la sienne.

## Oser le théâtre

On assiste, au "Studio Brasserie", à une lecture qui n'ose pas être pièce de théâtre. L'actrice encore et toujours derrière ses copies de travail, laisse parfois soupçonner qu'elle pourrait, en fait, avoir tout simplement oublié d'apprendre son texte. Mais la lecture qu'elle nous offre est, le plus souvent, passionnante et drôle. Par exemple, l'aveu de gourmandise de Lucienne, sa passion pour les "Religieuses" de plus en plus dévorante, montrent une Claudine Pelletier au sommet de l'art de la lecture expressive. En conséquence, une distribution gratuite de "Religieuses" après le spectacle signifierait le bonheur pour beaucoup.

Le texte reste néanmoins maître absolu de toutes les situations, vu que l'actrice lit continuellement, et que la lecture la freine souvent dans ses

élans. C'est là que le style littéraire, choisi par Tullio Forgiarini, doit sauver la mise. Et celui-ci réussit par son langage très direct, exigeant presque l'écoute d'un public, à faire comprendre les motivations d'une femme se retrouvant dans des situations où elle semble devoir tuer pour vivre enfin, ou plutôt encore.

Trois bémols pour finir: les sièges bien durs pour, finalement, deux heures de spectacle; les gueulards du café d'à côté gâchant un peu la fin ce soir-là; et la sonnerie, non voulue cette fois-ci (le téléphone coupable étant probablement situé dans les caisses du "Théâtre des Capucins"), déconcentrant un peu Claudine Pelletier et beaucoup le public.



Tullio Forgiarini dresse le portrait d'une meurtrière en quête de liberté dans "La Ballade de Lucienne Jourdain", lue et jouée par Claudine Pelletier.

"La Ballade de Lucienne Jourdain" de Tullio Forgiarini, mise en espace avec Claudine Pelletier, sera encore jouée au "Studio Brasserie" les 4 et 6 juin prochains, à 20h30. Réservations au tél.: 22 06 45 du lundi au vendredi de 14 à 18h30.